

L'ethnographie armée par les statistiques

pp.153-165
Florence Weber

Résumé

À partir d'exemples tirés d'une recherche monographique sur le « travail-à-côté » et d'une recherche en cours, menée à l'échelle nationale, sur l'économie domestique et le jardinage, l'auteur s'interroge sur les difficultés et les bénéfices d'un va-et-vient entre travail statistique et travail ethnographique. Une fois dépassée l'opposition, plus institutionnelle qu'opératoire, entre travail quantitatif (la monographie n'interdit pas de compter) et travail qualitatif (trop souvent un travail quantitatif « au rabais »), une fois réaffirmée la distinction entre raisonnement clinique (qui restitue la production de cas singuliers) et raisonnement probabiliste (qui s'appuie sur des relations entre classes statistiques), l'auteur souligne les bienfaits de la critique ethnographique des catégories statistiques (de leur fabrication et de leurs effets) et ceux de la vérification statistique d'hypothèses tirées de l'ethnographie. Il suggère enfin des combinaisons multiples entre ethnographie et statistique, depuis leurs usages heuristiques jusqu'à des confirmations croisées.

Abstract

Ethnography armed with statistics. On the basis of examples taken from monographic research on "work-with-side" and from research in progress on domestic economy and gardening, carried out on a national scale, the author questions the difficulties and benefits of reciprocal exchanges between statistical work and ethnographic work. Once the opposition between quantitative work (the monography does not prohibit counting) and qualitative work (too often a quantitative work "of poor quality"), more institutional than operational, is bypassed, once the distinction between clinical reasoning (which restitutes the production of singular cases) and probabilist reasoning (which leans on relations between statistical classes) is reaffirmed, the author underlines the benefits of ethnographic criticism of statistical categories (of their production and of their impact) and those of statistical verification of hypothesis drawn from ethnography. She finally suggests numerous combinations between ethnography and statistics, from their heuristical uses to crossed corroborations.

texte intégral

Opposer la fabrication et l'usage de statistiques à l'observation ethnographique et à l'entretien approfondi - comme le quantitatif au qualitatif, le « macro » au « micro », et en fin de compte la sociologie à l'anthropologie¹ : ces lieux communs ne résistent pas à l'examen de l'histoire des sciences sociales² ni à une pratique de recherche qui met en œuvre, successivement, observation, questionnaire et utilisation de statistiques nationales. Pour autant, cette opposition, historiquement et socialement construite, n'est pas dépourvue d'effets sur la conduite des enquêtes : la nature, les contraintes et l'organisation du travail d'enquête sont différentes ainsi que les savoir-faire à y mettre en œuvre (long temps de présence et analyse des interactions enquêteur/enquêté pour l'ethnographie ; soutien institutionnel, division du travail poussée et équipement informatique pour la production et l'utilisation de données

statistiques). Par ailleurs, le moment de l'écriture d'une recherche où l'on a combiné ethnographie et statistiques montre que la nature des données à expliquer et du raisonnement explicatif diffère dans les deux méthodes. De même qu'on ne s'improvise pas ethnographe ni statisticien³, la combinaison de ces deux types de production des données (par l'interaction directe ou par des intermédiaires institutionnels) et des deux types de raisonnement qui y sont habituellement attachés (restitution clinique du processus de production d'une position sociale, d'un comportement et d'une vision du monde ; raisonnement probabiliste sur les chances pour telle classe d'individus d'avoir telle classe de comportements ou de représentations) suppose des précautions particulières : la nature des sources étant différente, leur critique prend des visages différents ; les données elles-mêmes ne livrent pas accès à des phénomènes de même nature ni de même échelle. Comment combiner ces diverses données sans les dénaturer ? Quel statut donner aux unes et aux autres ? Comment construire un raisonnement qui intègre deux techniques différentes de recueil des données, deux processus différents de construction des catégories de l'analyse et peut-être, pour reprendre un terme récemment employé par Bernard Lepetit ou Alban Bensa⁴, deux « échelles » différentes ?

Je prendrai ici l'exemple de mes recherches en cours sur le jardinage et l'économie domestique⁵ qui combinent enquête ethnographique, enquête par questionnaire postal, exploitation d'enquêtes de l'INSEE et qui m'ont permis de réévaluer les conditions de validité des résultats de l'enquête ethnographique sur le « travail à-côté » menée à Montbard (Côte-d'Or) en 1983-1984⁶.

De l'ethnographie aux statistiques

Lors de mes enquêtes ethnographiques dans la région de Montbard (Côte-d'Or), entre 1978 et 1985, j'ai disposé de nombreuses données déjà quantifiées au niveau local (résultats des recensements conduits par l'INSEE, résultats électoraux, statistiques sur les logements HLM et leurs occupants, bilans sociaux d'entreprise) et quantifiables (listes électorales, registres d'état-civil, fichiers d'associations). J'ai eu accès à plusieurs reprises à des listes nominatives⁷, précieuses à la fois pour effectuer ses propres codages et pour contrôler la fabrication de certaines statistiques (processus dans lequel l'enquêté, l'agent recenseur, le codeur interviennent avant le statisticien)⁸. Mais j'avais alors utilisé ces données dans une perspective de description monographique et pour compléter des données recueillies par ailleurs.

De ce fait, elles ont permis de décrire la situation locale dans laquelle j'observais l'extension des pratiques ouvrières de « travail à-côté » (définies comme un continuum de pratiques, entre le passe-temps actif et désintéressé et la « seconde » profession, indépendante ou salariée, exécutées par un ouvrier d'usine à côté de son emploi salarié, soit pendant le temps de travail - et c'est alors la perruque - soit en dehors de l'usine - et c'est alors la bricole) sans pouvoir discerner, parmi les conditions locales mises au jour, lesquelles étaient les plus déterminantes.

Ce sont les données statistiques nationales sur le bricolage et le jardinage qui permettent de saisir les spécificités montbardaises. En effet, ces données montrent que l'habitat individuel favorise en général de telles occupations⁹. Or, à Montbard, les habitants de logements collectifs ne travaillent pas moins à côté que les habitants de maisons individuelles. Pourquoi ? Parce que les ouvriers montbardais disposent, indépendamment de leurs conditions de logement, des espaces nécessaires

pour produire et pour stocker (prés, jardins, ateliers). En effet, l'histoire locale de la propriété foncière, celle de l'agriculture, celle de l'urbanisation ont conduit, dans ces années quatre-vingts, à l'existence en grand nombre de parcelles qui ne sont ni bâties ni agricoles et que leurs petits propriétaires sont disposés à prêter, à louer ou à vendre, quand ils ne sont pas tout simplement ces mêmes ouvriers logés en immeubles collectifs.

En l'absence d'une forte demande sur ces terrains (l'agriculture ne manque pas d'espace agricole, le développement urbain est relativement faible), ces espaces circulent dans la parenté (par héritages, prêts ou ventes) et dans le groupe d'interconnaissance (par prêts ou ventes), c'est-à-dire dans des groupes où les échanges monétaires, quand ils existent, loin de se substituer aux relations préexistantes, empruntent des chemins déjà balisés par des chaînes d'échanges et d'obligations morales. Mais si ces chaînes d'échanges sont si denses, c'est parce qu'ont coexisté, sur un siècle et dans des proportions diverses, trois filières de recrutement à l'usine : des recrutements locaux dans une petite paysannerie excédentaire ou dans des métiers para-agricoles aujourd'hui disparus (bouchers, gardiens d'abattoir, par exemple) ; des recrutements lointains par vagues d'immigration successives (des Polonais aux Yougoslaves en passant par les Espagnols, les Marocains, les Algériens) ; et des transferts de main-d'œuvre venus de divers établissements industriels (Nord, région parisienne, Cévennes) au fil des restructurations de l'entreprise. C'est cette combinaison qui a créé, parmi ceux qui s'installent durablement à Montbard, les conditions d'une proximité sociale et spatiale entre des individus dotés de ressources différentes - depuis les anciens salariés agricoles passés par l'Assistance publique jusqu'aux héritiers de petites propriétés paysannes, depuis les enfants d'artisans locaux jusqu'aux enfants d'immigrés eux-mêmes issus d'une tout autre paysannerie, depuis les enfants de petits commerçants jusqu'aux descendants d'une classe ouvrière mobile depuis longtemps. Proximité des relations de travail et des relations de voisinage, certes, mais aussi des affinités politiques et surtout des alliances matrimoniales.

L'histoire de l'entreprise a donc contribué à la constitution de ces chaînes d'échanges à l'intérieur du groupe ouvrier mais aussi à l'extérieur, avec ce qui apparaît localement comme ses marges : relations plus inégales, sur le modèle du clientélisme, avec des agriculteurs eux-mêmes issus d'une sélection opposée. Par ailleurs, l'organisation du travail dans l'usine (prédominance de postes sur deux équipes, avec quelques postes à horaires « normaux », surtout hors production, et quelques postes sur trois équipes) laisse de longues demi-journées libres. Mais ces demi-journées ont d'autant plus de valeur que les ouvriers ont les moyens de les utiliser à des activités productives, socialement valorisées et susceptibles d'échanges : travail agricole (supposant un petit patrimoine ou reposant sur des échanges de terrains et de services), petit commerce (supposant lui aussi un patrimoine), travail artisanal (utilisant des compétences plus ou moins reconnues à l'usine). Une grande part des locataires logés en immeubles collectifs disposant des réseaux indispensables, ces moyens ne dépendent pas, localement, de l'habitat pavillonnaire, mais bien des chaînes d'échanges entre possesseurs de ressources hétérogènes.

Le travail à-côté entre ressource et contrainte

Le travail ethnographique permet de préciser les deux conditions locales du travail à-côté qui sont perçues par les indigènes : l'organisation du

travail en 2 x 8 et la motivation familiale (les solitaires n'ont « rien » à côté). En revanche il ne permet pas de percevoir le caractère exceptionnel de la diffusion des pratiques du travail à-côté parmi les locataires en HLM ni de saisir les différences locales entre leurs pratiques et celles des accédants à la propriété pavillonnaire (les premiers subissant une plus grande dépendance à l'égard d'autrui pour la disposition des espaces nécessaires au travail à-côté, les seconds une contrainte budgétaire plus forte). De sorte que, localement, les accédants à la propriété travaillent à-côté plutôt par nécessité budgétaire (c'est en particulier le cas, assez rare au demeurant, des seconds emplois salariés « pour payer la maison », dénoncés par les autres ouvriers), tandis que les locataires en HLM travaillent à-côté plutôt par goût et en affichant leur désintéressement. Mais ce ne sont pas les observations locales qui permettent de distinguer ce qui relève de l'organisation du travail industriel (les demi-journées libres) et ce qui relève non pas d'une « culture » locale mais bien d'une structure démographique (poids des alliances entre certaines familles paysannes et certaines familles ouvrières).

Pour apprécier l'importance, parmi les conditions locales du développement du travail à-côté, des rapports entre des groupes à ressources diversifiées, autrement dit pour approfondir le travail monographique et pour faire le lien entre ce que je savais de la paysannerie locale et ce que je savais des ouvriers¹⁰, il m'a fallu faire le détour par les données nationales sur le jardinage (questionnaire postal *ad hoc* et statistiques produites par l'INSEE). Deux résultats statistiques à l'échelle nationale, découverts à cette occasion, m'ont suffisamment étonnée - à l'aune du terrain montbardois - pour m'amener à en prendre conscience : les corrélations positives entre jardinage et maison individuelle et entre jardinage et propriété du logement ; la fréquence plus élevée du jardinage dans les catégories socioprofessionnelles des « contremaîtres » et des « ouvriers qualifiés » que dans celle des « ouvriers spécialisés ».

En effet, le travail statistique sur l'enquête Modes de vie de l'INSEE permet de préciser qui sont les ouvriers qui ont le plus de chances de travailler à-côté - c'est-à-dire d'en avoir à la fois et la possibilité et soit l'envie soit la nécessité. Si l'on admet qu'une des pratiques de jardinage, à savoir un jardinage peu coûteux et principalement consacré à la culture des légumes¹¹, est l'une des modalités du travail à-côté (et d'ailleurs l'une des plus répandues avec le bricolage), on constate que les conditions matérielles habituellement nécessaires à cette activité sont l'habitat en maison individuelle et, du même coup, la propriété du logement. Ce n'est pas vrai à Montbard, grâce à la densité des chaînes d'échanges et de réputations. Seule l'analyse au niveau national peut mettre en évidence le caractère exceptionnel de cette situation puisque, habituellement, l'absence de ressources - en espace (comme on le voit, statistiquement, dans le cas du jardinage) mais aussi en savoir-faire (comme on le voit, statistiquement, dans le cas du bricolage¹²) et en temps (comme on le verrait statistiquement si l'on disposait de données sur l'organisation du temps de travail, et comme on le voit déjà par l'intermédiaire de la corrélation entre jardinage et début de retraite) - constitue un obstacle au développement du travail à-côté. La nécessité de disposer d'espaces explique l'importance statistique de l'habitat dit « pavillonnaire » dans les pratiques dites de « production domestique », tandis que la nécessité de disposer de savoir-faire peut expliquer partiellement la plus grande fréquence de ces pratiques dans les ménages d'OQ (ouvrier qualifié) que dans les ménages d'OS (ouvrier spécialisé). En réalité, les deux sont liés (les OQ sont plus souvent pavillonnaires

que les OS) et on peut retenir que le travail à-côté est le fait de ménages non dépourvus de ressources, la nature de ces ressources pouvant varier selon les lieux. Mais ces « ressources » risquent elles-mêmes de coûter cher. Ainsi, il faut distinguer la propriété d'une maison individuelle de l'accession à la propriété, dans la mesure où, bien que la première semble au moins partiellement être l'avenir de la seconde, la propriété d'un pavillon est une simple condition du travail à-côté, tandis que l'accession à la propriété peut rendre nécessaires les économies monétaires qu'autorisent certaines formes du travail à-côté.

C'est bien le raisonnement probabiliste qui montre l'existence de ces processus. La relecture d'observations ethnographiques à Montbard en apporte une confirmation : certains ménages locataires, tout en appréciant les possibilités matérielles qu'offre la disposition d'un pavillon (non seulement, on l'a vu, à leur propriétaire mais à toute sa parentèle), dénigrent les contraintes qui accompagnent l'accession à la propriété (en termes d'endettement et donc de budget, mais aussi en termes de réduction des possibles¹³). De sorte que la comparaison, du point de vue des conditions sociales et du statut, entre propriétaires de pavillons et locataires HLM n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît au premier abord¹⁴.

En d'autres termes, raisonner sur des relations entre variables, c'est-à-dire, en définitive, sur les chances pour un individu de telle catégorie d'avoir tel type de comportement, représente le versant institutionnel, collectif et cumulatif de la recherche (dans la mesure où les catégories de classement des individus et des comportements sont largement constituées avant la recherche en cours) tandis que raisonner sur des observations locales et sur la succession des micro-événements qui rendent possible telle ou telle pratique en représente le versant ethnographique, solitaire et corrosif (dans la mesure où c'est l'occasion de remettre en cause radicalement l'appartenance de tel individu ou de tel comportement à telle catégorie). L'écart entre observations locales (qui restituent un processus historique singulier) et corrélations de variables statistiques (qui permettent de vérifier des hypothèses de type probabiliste) doit pouvoir faire avancer à la fois la compréhension des événements à l'échelle locale (en forçant à approfondir la chaîne des microcausalités) et la pertinence des catégories de classement statistique (en poussant à reconstruire telle variable ou telle modalité).

Les mises en garde contre l'anachronisme (découper et décrire le passé avec des catégories d'aujourd'hui) ou l'ethnocentrisme (découper et décrire les pratiques d'une population avec les catégories d'une autre) des catégories statistiques produites *hic et nunc* ne doivent pas conduire à abandonner leur usage à ceux qui ne sont pas sensibles à leurs défauts¹⁵. Tout au contraire. De même que le décalage entre le point de vue indigène de l'observateur et le point de vue indigène de l'observé¹⁶ crée une surprise propre à faire expliciter l'un et l'autre et leurs conditions, de même c'est le décalage entre des résultats statistiques et des résultats ethnographiques qui oblige à expliciter les conditions sociales et historiques de production des catégories statistiques comme des catégories ethnographiques. De sorte que les comparaisons paradoxales et les incompatibilités apparentes sont sans doute les plus efficaces pour faire expliciter les conditions de production de résultats ainsi déstabilisés.

Des statistiques à l'ethnographie

On a vu comment l'utilisation de statistiques nationales peut aider à

approfondir un travail ethnographique en permettant d'énoncer les conditions de possibilité des phénomènes observés à une échelle monographique. Chemin faisant, on a aperçu ce qu'apporte - en termes de questions nouvelles et de réponses inattendues - le va-et-vient entre travail statistique et travail ethnographique. C'est que l'observation peut être armée dans deux registres différents : armée de l'intérieur par le déroulement de l'enquête ethnographique elle-même, lorsque telle scène aperçue prend sens au fur et à mesure que l'on connaît mieux les personnages ; armée de l'extérieur par la connaissance des corrélations statistiques et du raisonnement probabiliste qu'elles soutiennent, lorsque tel détail prend du sens (ou plus exactement devient significatif) parce qu'il renvoie soit pour le confirmer soit pour l'infirmer à ce raisonnement. Ainsi, la distance affichée par un locataire montbardois vis-à-vis des sacrifices consentis par son beau-frère pour accéder à la propriété prend tout son sens rapportée aux conditions locales analysées plus haut et si l'on se souvient, averti de l'importance du marché du travail pour comprendre le rapport au logement, que ce locataire est ouvrier à l'usine (qui débauche) tandis que son beau-frère est employé municipal. Je donnerai deux nouveaux exemples de cette heureuse combinaison.

Premier exemple : les châssis et le luxe des primeurs

Lorsque je tentais de rapporter, grâce au questionnaire postal auprès de jardiniers de toutes classes sociales et de toutes régions, les modes de culture du jardin aux caractéristiques sociales des jardiniers, le tâtonnement statistique¹⁷ a fait émerger soudain une relation inattendue, à l'intérieur de la population ouvrière, entre l'usage des châssis et l'origine ouvrière. Or, les autres variables de technique horticole ou agricole montraient, à l'intérieur de la population ouvrière toujours, l'importance de l'origine agricole, c'est-à-dire la plus grande proportion d'ouvriers d'origine agricole parmi les utilisateurs des techniques ou des savoir-faire jardiniers spécialisés. Une fois l'attention ainsi attirée sur les châssis comme technique liée à l'origine ouvrière, il nous fut possible de remarquer, lors des observations dans des jardins ouvriers en région parisienne, la présence de ces châssis - objet passé totalement inaperçu lors des nombreuses visites précédentes, c'est-à-dire tant que le châssis n'avait pas été constitué comme l'indice d'une culture plus ouvrière qu'agricole. Ce sont ces mêmes châssis qui ont aussi permis de remarquer l'intérêt que certains maraîchers parisiens portèrent aux jardins ouvriers au début du xx^e siècle et de lui donner un sens¹⁸. En effet, comme l'ont confirmé ensuite les enquêtes ethnographiques, certains ouvriers urbains valorisent plus la prouesse technique et la précocité que l'abondance des récoltes ou l'économie de travail. Il semble qu'il faut mettre en rapport ce trait contemporain avec le souci des maraîchers parisiens du début du siècle de diffuser le goût bourgeois, voire aristocratique, pour les primeurs. De fil en aiguille, l'attention portée aux châssis et à la diffusion du goût pour les produits maraîchers a permis d'effectuer la distinction, parmi les jardiniers actuels, entre ceux qui valorisent l'obtention de primeurs et la culture intensive et ceux qui cultivent en grande quantité des produits stockables l'hiver : ce fut la base de notre distinction entre un modèle d'autoconsommation saisonnière et un modèle d'autosubsistance annuelle¹⁹.

C'est dans le déroulement de la recherche que le travail statistique peut servir de révélateur - quelle que soit, en définitive, la validité de la relation supposée : le travail statistique vaut aussi pour les surprises

qu'il entraîne et pour les questions qu'il pose sur la constitution des catégories et sur les processus dont il permet de supposer l'existence.

Deuxième exemple : la tenue du jardin et le stigmate de la nécessité alimentaire

La relecture d'une page de journal de terrain relatant une réunion d'attribution de jardins municipaux à Montbard en 1985, lorsqu'elle intervient après la mise en évidence de la pluralité des investissements dans le jardinage (intérêt pour une nourriture gratuite, abondante ou variée ; intérêt pour un passe-temps valorisant ; intérêt pour une maison ou pour son substitut), rend un son nouveau tout en apportant une sorte de confirmation à l'analyse générale. Ce qui m'avait frappée à première vue dans cette réunion, c'est l'intense production de discours « racistes » contre les « étrangers²⁰ ». À la relecture, j'interprète cette réunion comme une double rencontre entre les jardiniers et le maire : autour des catégories de perception des pratiques de jardinage, d'une part, autour des catégories de la politique sociale d'autre part. La réunion est donc d'abord l'occasion de réaffirmer des réputations locales, bonnes ou mauvaises, cristallisées autour des pratiques de jardinage : les commentaires appréciatifs ou dépréciatifs vont bon train parmi les participants, sur la future tenue du jardin, c'est-à-dire sur la tenue morale de son jardinier. Cependant cet aspect du jardinage (morale de l'activité, morale de la propreté, bonne ou mauvaise tenue du jardin) coexiste avec un autre : le désir d'obtenir un jardin n'est pas sans rapport avec le désir de disposer d'une alimentation gratuite. La forme extrême de cette gratuité est le vol dans les jardins, dont on accuse par avance un groupe de « gitans » présents dans la réunion, considérés par les autres comme des délinquants. Par ailleurs, un consensus se dégage pour attribuer en priorité des jardins à certaines catégories d'ayant-droits, supposés désargentés, les chômeurs et les familles nombreuses (catégories auxquelles fut adjointe, par une contamination habilement manipulée avec les catégories de la prise en charge administrative, celle des retraités²¹). Mais le maire cherche aussi, à cette occasion, à instaurer une égalité abstraite entre ayant-droits de sa politique sociale par l'interdiction de faire entrer ces jardins municipaux dans la chaîne des échanges : « Si vous ne le cultivez pas, ne le prêtez pas, rendez-le nous et nous le réattribuerons. »

De sorte que ce sont des catégories nées ailleurs - ou encore non indigènes - qui permettent, après coup, de décrire une scène vécue la première fois dans l'indistinction : la catégorie du « potager propre », issue de la comparaison entre plusieurs terrains d'observation ; la catégorie de la gratuité alimentaire (aperçue grâce à l'enquête « Modes de vie » de l'INSEE) dont le vol alimentaire constitue le passage à la limite ; les catégories administratives de l'action sociale dans leur usage indigène. Au contraire, la première interprétation n'avait pu que se focaliser sur les catégories indigènes utilisées ce jour-là explicitement par certains des spectateurs de la scène : Français/étrangers²² ; pro-étrangers (c'est-à-dire accordant aux étrangers des « privilèges » perçus comme injustes)/racistes ; bons jardiniers/mauvais jardiniers. C'était aussi la rançon d'une posture ethnographique exacerbée qui mettait l'accent, malgré tout, sur l'autonomie des phénomènes observés localement.

Combiner statistiques et ethnographie est donc possible, sinon souhaitable. À condition de savoir exactement ce que l'on fait dans les deux cas. L'ethnographe travaille, comme le clinicien, sur des cas singuliers (objet, personne, relation, configuration), qu'il n'a pas

seulement à décrire (sa première tâche) mais dont il doit aussi restituer le processus de construction. Qu'est-ce qui a fait de Monsieur Gustave ce qu'il est (car le plus souvent l'ethnographe écrit en prenant comme sujets de ses phrases des personnages affublés d'un pseudonyme) ? Qu'est-ce qui rend compte de la tournure prise par telle interaction, telle conversation, telle « histoire » ? Que signifie l'usage de tel terme par tel individu dans telles circonstances ? Pour répondre à ces questions, la seule solution consiste à mettre en rapport, à comparer, à rapprocher, à opposer, plusieurs de ces cas singuliers - en les racontant sans nécessairement les compter. L'outil original de l'ethnographe (qui, par ailleurs, comme sans doute les historiens, mène une enquête policière, à la façon d'un détective, cherche des indices, procède à des recoupements, reconstitue des séries plausibles d'événements), c'est de considérer sa présence inquisitrice, sa présence d'enquêteur étranger, comme un révélateur : les relations qu'il peut nouer avec ses enquêtés - relations où il est utilisé autant qu'il utilise, alliances qu'il ne contrôle pas et enjeux qui lui sont d'abord invisibles - peuvent servir de quasi-expérimentation, à condition qu'il comprenne qu'il est lui-même autant objet que sujet de cette enquête. L'ethnographe reconstitue donc des processus qui, pour partie, se déroulent directement sous ses yeux et, pour partie, trouvent leur aboutissement dans les faits qu'il observe.

Que fait donc l'utilisateur de statistiques ? Il raisonne sur des catégories fabriquées pour partie avant qu'il intervienne mais qu'il reconstruit pour partie, pour les rendre plus discriminantes : les populations que ces catégories permettent de constituer doivent être à la fois aussi différentes entre elles que possible et chacune aussi homogène que possible. Il obtient des probabilités : probabilité que telle modalité de telle variable apparaisse fréquemment associée à telle modalité de telle autre variable, probabilité que tel indicateur varie avec tel autre. Pour interpréter ces probabilités, il doit reconstituer lui aussi des processus : non pas ceux qui peuvent rendre compte de la formation de cas individuels (et qui relèvent du raisonnement ethnographique), mais ceux qui rendent compte de la probabilité d'apparition de ces cas individuels.

La combinaison des deux méthodes est donc utile à plusieurs moments de la recherche. En amont du *travail statistique*, l'ethnographie est une méthode parmi d'autres pour s'interroger sur la pertinence des catégories statistiques, voire pour en construire de nouvelles. En aval du travail statistique, elle permet de reconstituer les processus qui peuvent rendre compte des corrélations statistiques et d'en proposer des hypothèses explicatives. En amont du *travail ethnographique*, une connaissance des catégories construites par l'État et de leurs effets sur les comportements n'est pas moins indispensable pour comprendre à quoi s'ajustent, s'opposent ou s'ajoutent les catégories de classification indigènes dans leur diversité ; de plus, la connaissance du caractère banal ou exceptionnel du cas étudié guide l'interprétation. En aval du travail ethnographique, les hypothèses proposées par l'ethnographe pour rendre compte de régularités statistiques peuvent elles-mêmes être utilement soumises à l'épreuve de la vérification statistique. La mise en œuvre d'un tel va-et-vient ne va pas, on s'en doute, sans chausse-trappes.

notes

1. Je remercie Agnès Gramain, statisticienne et économètre formée à la sociologie, dont les remarques sur ce texte m'ont poussée à une plus grande rigueur dans le raisonnement.

2. On trouvera quelques éléments pour une telle histoire, entre autres, dans M. Pollak, « Paul Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique », *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 25, 1979, p. 45-59 ; dans le numéro spécial « Sociologie et statistique », *Économie et Statistiques*, 168, juillet-août 1984 ; dans J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique : l'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991 (en particulier chapitre 3, « Histoire et sociologie », p. 57-88 et chapitre 5, « Ce que dit un tableau et ce qu'on en dit », p. 111-136) ; dans A. Desrosières, « Comment faire des choses qui tiennent ? Histoire sociale et statistiques », in C. Charle, ed., *Histoire sociale, histoire globale ?*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1993 ; et, pour l'histoire de l'ethnologie de la France et du folklore, dans C. Bromberger, « Du grand au petit. Variations des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie de la France », in I. Chiva & U. Jeggle, eds, *Ethnologies en miroir*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1987, p. 67-94.

3. En particulier, l'utilisation quantitative d'enquêtes ethnographiques relève d'une méconnaissance du travail ethnographique qui peut s'expliquer par une division du travail inadaptée. On trouvera des éléments sur l'organisation du travail en sociologie qualitative dans : L. Tenevic & F. Weber, « La délégation du travail de terrain en sociologie qualitative », *Genèses*, 8, 1992, p. 132-145.

4. B. Lepetit, « Architecture, géographie, histoire : usages de l'échelle », *Genèses*, 13, 1993, p. 118-138 ; A. Bensa, « De la micro-histoire vers une anthropologie critique », in J. Revel, ed., *La construction du social*, Paris, Le Seuil-Gallimard, 1996.

5. On en trouvera les premiers résultats dans : M. Pluinage & F. Weber, « Le jardinage ouvrier : ressource alimentaire et affirmation de soi », *Cahiers d'Économie et Sociologie rurales*, 27, 2^e trimestre 1993, p. 96-122 et dans : S. Gojard & F. Weber, « Jardins, jardinage et autoconsommation alimentaire », *INRA Sciences sociales*, 2, avril 1995. Cette recherche a été financée par le Département Économie et Sociologie rurales de l'INRA et par la Mission du Patrimoine ethnologique du ministère de la Culture. Elle a bénéficié de l'appui de la Société nationale d'horticulture de France (pour la passation du questionnaire postal) et de la Division Conditions de vie des ménages de l'INSEE (pour l'accès aux données de l'enquête « Modes de vie »).

6. Cf. F. Weber, *Le travail à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, INRA/Éd. de l'EHESS, 1989. J'avais alors surnommé Dambront le lieu de l'enquête.

7. La plupart de ces listes sont aujourd'hui totalement inaccessibles aux universitaires et aux chercheurs, pour des raisons de respect du secret statistique. On n'a pas assez dit publiquement, me semble-t-il, que l'accès aux données primaires est indispensable aux chercheurs s'ils veulent pouvoir contrôler les effets de la chaîne de production des données statistiques.

8. Ainsi, les déclarations de professions sont un excellent indicateur de l'identification à l'entreprise plutôt qu'au métier ou à la qualification. Cf., pour une étude historique de ces listes nominatives en Bretagne, N. Souchard, « Déclarations des professions et structure sociale. Les salariés de l'industrie laitière en Bretagne orientale (1891-1936) », *Genèses*, 18, 1995, p. 97-109. À Crépand (près de Montbard), en 1975, la liste nominative du recensement général de la population comportait ce saisissant raccourci, noté par l'agent recenseur sous la dictée de l'enquêté : profession « ouvrier déployé » pour ouvrier au Métal Déployé (nom de l'usine).

9. Cf. G. Grimler & C. Roy, « Activités domestiques : faire, acheter,

faire faire ou ne pas faire », *INSEE Première*, 109, octobre 1990. Les multi-pratiquants (en termes de production domestique) habitent plus souvent en maison individuelle. L'enquête « Modes de vie » ne permet pas de distinguer les accédants à la propriété des propriétaires et des locataires.

10. Mon premier travail dans la région concernait la paysannerie locale (histoires de familles et politique municipale) mais je n'ai pas songé, au cours de mes recherches sur le travail à-côté, à utiliser à fond les coïncidences entre les deux terrains (en particulier en matière de parenté).

11. Pour distinguer un potager « travail à-côté » d'un potager « loisir », j'ai en effet utilisé deux variables, la part du jardin consacrée au potager et le montant des dépenses consacrées au jardinage.

12. Cf. C. Bonnette-Lucat, « Les bricoleurs : entre polyvalence et spécialisation », *Sociétés contemporaines*, 8, 1991, p. 61-85.

13. Comme le dit Daniel Moreau, l'un de mes alliés montbardois, les accédants à la propriété ne sont pas seulement « enracinés » localement (métaphore courante dans le milieu sociologique, un peu passéiste mais positive), ils sont surtout « cloués » (métaphore plus technique et franchement négative) : les maisons, dans un contexte de chômage local croissant, sont invendables.

14. L'histoire du peuplement des groupes d'HLM est évidemment un élément central pour comprendre tous les déterminants de la décision d'accéder à la propriété. Cf. J.-C. Chamboredon & M. Lemaire, « Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de Sociologie*, 1970, 1, p. 3-33, et les travaux en cours d'Olivier Masclat et de Stéphane Beaud. Pour une histoire de la propriété du logement en milieu ouvrier, cf. G. Groux & C. Lévy, *La possession ouvrière : du taudis à la propriété, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Éd. de l'Atelier, 1993.

15. Cf. « Histoire et statistique. Questions sur l'anachronisme des séries longues », *Genèses*, 9, 1992.

16. On aura compris, au passage, que l'ethnologue est tout autant un indigène que ses enquêtés ; mais c'est l'indigène d'un autre univers (intellectuel, parisien, fonctionnaire, etc.).

17. J'essayais de produire des analyses factorielles en testant à l'aveuglette un certain nombre de variables ; mes difficultés d'interprétation se traduisaient par des surprises et des questions bien plus fécondes qu'une quelconque rigueur (d'ailleurs alors inexistante) des résultats.

18. Toute cette analyse a été menée en commun avec Manuel Pluvinage, qui en a tiré parti d'un point de vue historique dans *Les pratiques culturelles dans les jardins ouvriers de la région parisienne au XX^e siècle*, mémoire de maîtrise d'histoire, Paris IV, 1992, multig.

19. Cf. S. Gojard & F. Weber, *op. cit.*

20. Cf. F. Weber, « Des intellectuels de gauche face au racisme populaire. Autour de quelques malentendus », *Critiques sociales*, 2, décembre 1991.

21. Un jardinier présent dans la salle fait voter une priorité aux retraités, qui s'appliquera à deux personnes (sur quarante) parmi lesquelles son beau-père, dont il compte utiliser le jardin si lui-même n'en obtenait pas.

22. Il faut remarquer d'ailleurs que ce sont « les gitans » (des familles stigmatisées qui résident dans la commune depuis au moins trente ans) qui représentent ce jour-là la quintessence de l'étranger. Cette peur des gitans, vue de la scène parisienne, paraît anachronique. Je l'ai retrouvée sous une autre forme (s'exerçant à l'occasion de passages de « nomades ») à Nemours en 1990.

pour citer cet article

Référence électronique

Florence Weber, « L'ethnographie armée par les statistiques », *Enquête*, Les terrains de l'enquête, 1995, [En ligne], mis en ligne le 1 février 2007. URL : <http://enquete.revues.org/document272.html>. Consulté le 28 février 2012.